

Prologue.

Trente ans déjà l'an dernier que Félix est parti, Il aurait je crois cautionné cette transposition des idées, sans prétention, sur la bêtise de l'homme, que je lui emprunte ici le temps d'une chanson, que l'on retrouve dans *Contumace*, et que revoilà dans cette parodie. La bêtise de l'homme ne change pas, elle fait que se déplacer dans le temps et dans l'espace, tout simplement. La voilà donc de retour, de *Contumace (Un habitant de l'Île d'Orléans ...)*, à *Con, tu m'agaces*. (Un habitant de la maison blanche ...). ... Excusez-là !

Con, tu m'agaces.

Un président américain se questionnait
Sur le pourquoi qu'autour de lui à tout moment,
Se soulevait une polémique, un argument,
Qui de sa sage gouvernance le distrairait.

Lui qu'on avait élu si difficilement
Pour lui confier les destinées de la nation,
Lui qu'on avait sorti de son monde d'argent,
Voilà maintenant qu'on le remettait en question.

Dès lors que là j'ai les pouvoirs vous m'embêtez
Avec vos lois, votre congrès, votre sénat.
Et tous ces bâtons dans mes roues que vous mettez,
Je n'voyais pas que ça se passerait comme ça.

Dans mon ancienne vie, dictant les décisions
De déplacer, de congédier ou de fermer,
Qui s'ordonnaient à cet instinct qui est mon don,
Il n'y avait personne pour me contrarier.

Voilà maintenant qu'il faut bien plus qu'une signature
Une enveloppe, un pot de vin, un p'tit cadeau,
Pour satisfaire toute la nomenclature
Qui complète derrière moi, oh quel fardeau.

*Monsieur, patron, vous êtes bien mal enclin, vous gouvernez sans dessein.
En autocrate, vous piétinez les chartes
Sachez qu'pour être bon président, faut d'abord un peu de talent,
Une once ou deux d'intelligence, pour l'égo un faible penchant,
Et du bon sens.*

J'ai plein d'idées qu'on n'a pas l'air à bien saisir
Pour redonner son flegme à ma belle Amérique,
Bien sûr que ça et là faudra un peu souffrir,
Foutez-moi donc la paix avec toutes vos cliques.

Tant qu'on y est, comment s'fait-il, expliquez-moi
Pourquoi des gens à prime abord plutôt sensés,
Ignorent le sens, ou bien font semblant de ne pas
Saisir le fond pourtant très clair de ma pensée.

Comme expliqué quand j'écrasais mes adversaires,
Tous les efforts que je m'impose pour abaisser
Au rayon de compréhension élémentaire,
Mes arguments de niveau de première année.

Souvent je vois que je suis seul à me comprendre
Je parle fort, je crie, je hurle et j'ankylose
Et même à ça je n'parviens pas à m'faire entendre
Il va falloir que j'augmente quelque peu la dose.

*Patron, monsieur, là vous n'entendez rien, rien de rien de ce qu'on vous dit
Votre problème ne relève pas de l'ouïe.
Oubliez donc la maçonnerie, la dictature, les fourberies,
La campagne est gagnée, finie, il ne vous reste plus un allié,
Et vous coulez.*

Je n'suis pas sûr qu'ici j'aurai assez de temps
Pour finir l'ensemble de mes achèvements
Tous les projets qui bouillonnent dans ce cerveau
Pour améliorer le sort de mes égaux.

Enfin, ce n'est pas là, quand je dis mes égaux,
Le véritable entendement de ma pensée.
Et précisant, je crois que je dirais plutôt :
J'ai besoin d'eux, il me faut bien les supporter.

Je reviendrai donc devant eux les haranguer
Comme d'habitude n'importe quoi je leur dirai.
Et je leur soutirerai un autre mandat,
Que j'obtiendrai sans me causer trop de tracas.

Pas compliqué, j'leur rejouera la même rengaine
Quelque chose comme « Make America great again »
Ils m'éliront sans y penser, parce qu'au fond
On s'ra toujours, merci mon dieu -et c'est tant mieux- un p'tit peu cons.
